

*le lecteur superficiel : ce sont en vérité des étendues de relations  
innervées de rapports invisibles, que le lecteur peut susciter  
et même créer à sa guise, par sympathie. On peut faire  
l'expérience des déserts de l'âme à Québec aussi bien qu'en  
Arabie pétrée.*

Pierre Emmanuel

## ÉVEIL AU SEUIL D'UNE FONTAINE

O ! spacieux loisir  
Fontaine intacte  
Devant moi déroulée  
A l'heure  
Où quitant du sommeil  
La pénétrante nuit  
Dense forêt  
Des songes inattendus  
Je reprends mes yeux ouverts et lucides  
Mes actes courumiers et sans surprises  
Premiers reflets en l'eau vierge du marin.  
  
La nuit a tout effacé mes anciennes traces.  
Sur l'eau égale  
S'étend  
La surface plane  
Pure à perte de vue  
D'une eau inconnue.

Et je sens dans mes doigts  
A la racine de mon poignet  
Dans tout le bras  
Jusqu'à l'attache de l'épaule  
Sourdre un geste  
Qui se crée  
Et dont j'ignore encore  
L'enchantement profond.

## SOUS LA PLUIE

Ah que la pluie dure !  
Lente fraîcheur  
Sur le monde replié  
Passif et doux.

Pluie pluie  
Lente lente pluie  
Sur celle qui dort  
Ramenant sur soi le sommeil transparent  
Tel un frêle abri fluide.

Séjour à demi caché  
Sous la pluie  
Cour intérieure dérobée  
Où les gestes de peine  
Ont l'air de reflets dans l'eau  
Tremblante et pure

Toutes les gouttes du jour  
Versées sur celle qui dort.

Nous n'apercevons son cœur  
Qu'à travers le jour qu'il fait

Le jour qu'elle ramène  
Sur sa peine  
Comme un voile d'eau.

## LES GRANDES FONTAINES

N'allons pas en ces bois profonds  
A cause des grandes fontaines  
Qui dorment au fond.

N'éveillons pas les grandes fontaines  
Un faux sommeil clôt leurs paupières salées  
Aucun rêve n'y invente de floraisons  
Sous-marines et blanches et rares.

Les jours alentour  
Et les arbres longs et chantants  
N'y plongent aucune image.

L'eau de ces bois sombres  
Est si pure et si uniquement fluide  
Et consacrée en cet écoulement de source  
Vocation marine où je me mire.

O larmes à l'intérieur de moi  
Au creux de cet espace grave  
Où veillent les droits piliers  
De ma patience ancienne  
Pour vous garder  
Solitude éternelle solitude de l'eau.

## LES PÊCHEURS D'EAU

Les pêcheurs d'eau  
Ont pris l'oiseau  
Dans leurs filets mouillés.

Toute l'image renversée;  
Il fait si calme  
Sur cette eau.

L'arbre  
En ses feuilles  
Et dessin figé du vent  
Sur les feuilles  
Et couleurs d'été  
Sur les branches.

Tout l'arbre droit,  
Et l'oiseau,  
Cette espèce de roi  
Minuscule et naïf.

Et puis, aussi,  
Cette femme qui coud  
Au pied de l'arbre  
Sous le coup de midi.

## LES MAINS

Cette femme assise  
Refait, point à point,  
L'humilité du monde,  
Rien qu'avec la douce patience  
De ses deux mains brûlées.

Elle est assise au bord des saisons  
Et fait miroiter ses mains comme des rayons.

Elle est étrange  
Et regarde ses mains que colorent les jours.

Les jours sur ses mains  
L'occupent et la captivent.

Elle ne les referme jamais.  
Et les tend toujours.

Les signes du monde  
Sont gravés à même ses doigts.

Tant de chiffres profonds  
L'accablent de bagues massives et travaillées.

D'elle pour nous  
Nul lieu d'accueil et d'amour

Sans cette offrande impitoyable  
Des mains de douleurs parées  
Ouvertes au soleil.

### PETIT DÉSEPOIR

La rivière a repris les îles que j'aimais  
Les clefs du silence sont perdues  
La rose trémière n'a pas tant d'odeur qu'on croyait  
L'eau autant de secrets qu'elle le chante

Mon cœur est rompu  
L'instant ne le porte plus.

## NUIT

La nuit  
Le silence de la nuit  
M'entoure  
Comme de grands courants sous-marins.

Je repose au fond de l'eau muette et glauque.  
J'entends mon cœur  
Qui s'illumine et s'éteint  
Comme un phare.

Rythme sourd  
Code secret  
Je ne déchiffre aucun mystère.

A chaque éclat de lumière  
Je ferme les yeux  
Pour la continuité de la nuit  
La perpétuité du silence  
Où je sombre.

24

## LA VOIX DE L'OISEAU

J'entends la voix de l'oiseau mort  
Dans un bocage inconnu.

L'oiseau chante sa plainte  
A la droite  
De ma nuit.

J'entends le bruissement des peupliers  
Qui font un chant liquide  
Tout autour de moi,

Ile noire  
Sur soi enroulée.  
Captivité.

De moi à l'oiseau  
De moi à cette plainte  
De l'oiseau mort  
Nul passage  
Nul secours

25

Tu marches  
Tu remues ;  
Chacun de tes gestes  
Pare d'effroi la mort encluse.

Je reçois ton tremblement  
Comme un don.

Et parfois  
En ta poitrine, fixée,  
J'entrouvre  
Mes prunelles liquides

Et bougent  
Comme une eau verte  
Des songes bizarres et enfantins.

## EN GUISE DE FÊTE

Le soleil luit  
Le soleil luit  
Le monde est complet  
Et rond le jardin.

J'ai allumé  
Deux chandelles  
Deux feux de cire  
Comme deux fleurs jaunes.

Le jour pourrit  
Les feux de nuit,  
Deux fleurs fanées,  
Aux blanches tiges d'église ;

Le monde est en ordre  
Les morts dessous  
Les vivants dessus.



Les morts me visitent  
Le monde est en ordre  
Les morts dessous  
Les vivants dessus.

Les morts m'ennuient  
Les vivants me tuent.

J'ai allumé  
Deux fleurs tremblantes,  
J'ai pris mes yeux  
Dans mes mains  
Comme des pierres d'eau

Et j'ai dansé  
Les gestes des fous  
Autour de mes larmes  
En guise de fête.

## UN MUR A PEINE

Un mur à peine  
Un signe de mur  
Posé en couronne  
Autour de moi.

Je pourrais bouger  
Sauter la haie de rosiers,  
L'enlever comme une bague  
Pressant mon cœur

Gagner l'univers  
Qui fuit  
Sans un cri.

Seule ma fidélité me lie.  
O liens durs  
Que j'ai noués  
En je ne sais quelle nuit secrète  
Avec la mort !

Petit espace  
Et mesure exacte  
Des gestes futurs.

Au centre de l'enclos  
La source du sang  
Plantée droit  
Cet arbre crispé  
Et vous feuillages  
Des veines  
Et des membres soumis.

Par les jours calcaires et blancs,  
Forme d'arbre en la durée  
Bouleau clair  
Aux sombres épanchements figés  
Les doigts sans aucun désir  
Étendus ;  
Mon cœur sera bu comme un fruit.

## LA CHAMBRE FERMÉE

Qui donc m'a conduite ici ?  
Il y a certainement quelqu'un  
Qui a soufflé sur mes pas.  
Quand est-ce que cela s'est fait ?  
Avec la complicité de quel ami tranquille ?  
Le consentement profond de quelle nuit longue ?

Qui donc a dessiné la chambre ?  
Dans quel instant calme  
A-t-on imaginé le plafond bas  
La petite table verte et le couteau minuscule  
Le lit de bois noir  
Et toute la rose du feu  
En ses jupes pourpres gonflées  
Autour de son cœur possédé et gardé  
Sous les flammes oranges et bleues ?

Qui donc a pris la juste mesure  
De la croix tremblante de mes bras étendus ?

## DE PLUS EN PLUS ÉTROIT

Cette femme à sa fenêtre  
La place des coudes sur l'appui  
La fureur vermeille jointe à côté  
Bel arbre de capucines dans un grès bleu.

Elle regarde passer des équipages amers  
Et ne bouge  
De tout le jour  
De peur de heurter la paroi du silence  
derrière elle

Souffle glacé sur sa nuque  
Lieu sourd où cet homme de sel  
N'a que juste l'espace  
Entre cette femme de dos et le mur  
Pour maudire ses veines figées à mesure  
qu'il respire  
Sa lente froide respiration immobile.

## RETOURNE SUR TES PAS

Retourne sur tes pas ô ma vie  
Tu vois bien que la rue est fermée.

Vois la barricade face aux quatre saisons  
Touche du doigt la fine maçonnerie de nuit  
dressée sur l'horizon  
Rentre vite chez toi  
Découvre la plus étanche maison  
La plus creuse la plus profonde.

Habite donc ce caillou  
Songe au lent cheminement de ton âme future  
Lui ressemblant à mesure.

Tu as bien le temps d'ici la grande ténèbre :  
Visite ton cœur souterrain  
Voyage sur les lignes de tes mains  
Cela vaut bien les chemins du monde  
Et la grand'place de la mer en tourment

Imagine à loisir un bel amour lointain  
Ses mains légères en route vers toi

Retiens ton souffle  
Qu'aucun vent n'agite l'air  
Qu'il fasse calme lisse et doux  
A travers les murailles

Le désir rôde vole et poudre  
Recueille-toi et délivre tes larmes  
O ma vie têtue sous la pierre !

## UNE PETITE MORTE

Une petite morte  
s'est couchée en travers de la porte.

Nous l'avons trouvée au matin, abattue  
sur notre seuil  
Comme un arbre de fougère plein de gel.

Nous n'osons plus sortir depuis qu'elle est là  
C'est une enfant blanche dans ses jupes moussues  
D'où rayonne une étrange nuit laiteuse.

Nous nous efforçons de vivre à l'intérieur  
Sans faire de bruit  
Balayer la chambre  
Et ranger l'ennui  
Laisser les gestes se balancer tout seuls  
Au bout d'un fil invisible  
A même nos veines ouvertes.

Nous menons une vie si minuscule et tranquille  
Que pas un de nos mouvements lents  
Ne dépasse l'envers de ce miroir limpide  
Où cette seur que nous avons  
Se baigne bleue sous la lune  
Tandis que croit son odeur capiteuse.

## NOS MAINS AU JARDIN

Nous avons eu cette idée  
De planter nos mains au jardin

Branches des dix doigts  
Petits arbres d'ossements  
Chère plate-bande.

Tout le jour  
Nous avons attendu l'oiseau roux  
Et les feuilles fraîches  
À nos ongles polis.

Nul oiseau  
Nul printemps  
Ne se sont pris au piège de nos mains coupées.

Pour une seule fleur  
Une seule minuscule étoile de couleur

Un seul vol d'aile calme  
Pour une seule note pure  
Répétée trois fois.

Il faudra la saison prochaine  
Et nos mains fondus comme l'eau.

## IL Y A CERTAINEMENT QUELQU'UN

Il y a certainement quelqu'un  
Qui m'a tué  
Puis s'en est allé  
Sur la pointe des pieds  
Sans rompre sa danse parfaite.

A oublié de me coucher  
M'a laissée debout  
Tout lié  
Sur le chemin  
Le cœur dans son coffret ancien  
Les prunelles pareilles  
A leur plus pure image d'eau

A oublié d'effacer la beauté du monde  
Autour de moi  
A oublié de fermer mes yeux avides  
Et permis leur passion perdue

En cette dense forêt de la chaleur déployée.  
Lente traversée.

Aveugle je reconnais sous mon ongle  
la pure colonne de ton cœur dressé  
Sa douceur que j'invente pour dormir  
Je l'imagine si juste que je défaille.

Mes mains écartent le jour comme un rideau  
L'ombre d'un seul arbre étale la nuit à nos pieds  
Et découvre cette calme immobile distance  
Entre tes doigts de sable et mes paumes toutes fleuries.

## LE TOMBEAU DES ROIS

J'ai mon cœur au poing.  
Comme un faucon aveugle.

Le taciturne oiseau pris à mes doigts  
Lampe gonflée de vin et de sang,  
Je descends  
Vers les tombeaux des rois  
Étrouée  
A peine née.

Quel fil d'Ariane me mène  
Au long des dédales sourds ?  
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe  
Cette enfant fut-elle liée par la cheville  
Pareille à une esclave fascinée ?)  
L'auteur du songe  
Presse le fil,  
Et viennent les pas nus

Un à un  
Comme les premières gouttes de pluie  
Au fond du puits.

Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés  
Suinte sous le pas des portes  
Aux chambres secrètes et rondes,  
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.  
Je regarde avec étonnement  
A même les noirs ossements  
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,  
Sur la poitrine des rois, couchées,  
En guise de bijoux  
Me sont offertes  
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés :  
La fumée d'encens, le gâteau de riz séché  
Et ma chair qui tremble :  
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente  
Des fleurs violettes en guise de prunelles,  
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis ;

Et cet oiseau que j'ai  
Respire  
Et se plaint étrangement.

Un frisson long  
Semblable au vent qui prend, d'arbre en arbre,  
Agite sept grands pharaons d'ébène  
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,  
Simulant le dernier tourment  
Cherchant son apaisement  
Et son éternité  
En un cliquetis léger de bracelets  
Cercles vains jeux d'ailleurs  
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi  
Ils me couchent et me boivent ;  
Sept fois, je connais l'état des os  
Et la main sèche qui cherche le cœur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible  
Les membres dénoués  
Et les morts hors de moi, assassinés,  
Quel reflet d'aube s'égare ici ?  
D'où vient donc que cet oiseau frémit  
Et tourne vers le matin  
Ses prunelles crevées ?